44e FESTIVAL des 3 CONTINENTS NANTES

TEL PÈRE, TEL FILS

NOM :
PRÉNOM :
CLASSE :

LE FESTIVAL DES 3 CONTINENTS
LE GOÛT DE LA DÉCOUVERTE ET DE LA RENCONTRE

La Rivière, Tsaï Ming-liang

Chaque année depuis 1979, à la fin du mois de novembre à Nantes, le Festival des 3 Continents propose des films de fictions et des documentaires d'Afrique, d'Amérique latine et d'Asie.

Cette spécialisation géographique, pionnière en son temps, ne résume pas l'identité du Festival, elle est une des formes de ce qui l'anime et le distingue : la passion et la curiosité, le goût de la découverte et des rencontres, l'amour des films du Sud et la volonté de les servir.

Depuis sa création, le Festival des 3 Continents a constamment fait preuve d'un flair certain dans sa programmation. De nombreux hommages ont fait date : Raj Kapoor (Inde) en 1984, nouvelle vague argentine dès 1997 et à nouveau en 2002, Melvin Van Peebles en 1979 (USA), Tolomouch Okeev (Kirghistan) en 2002, Satyajit Ray (Inde) en 2006... La Compétition a également ses titres de gloire : Souleymane Cissé (Mali) en 1979, Hou Hsiao-hsien (Taïwan) en 1984, Abbas Kiarostami (Iran) en 1987, Wong Kar-wai (Hong-Kong) en 1991, Tsai Ming-liang (Taïwan) en 1993, Jia Zhang-ke (Chine) en 1998 et bien d'autres encore...

Le Festival des 3 Continents a été et restera un lieu de découvertes et de rencontres, un lieu d'échange et de passion.

Tokyo Sonata, Kiyoshi Kurosawa

In public, Jia Zhang-ke

UN AIR DE FAMILLE

Tel père, tel fils, Hirokazu Kore-eda

Risquons-nous à une platitude ! Quel que soit le tour pris par les événements, la famille et la vie conservent de l'une à l'autre une part irréductible. Dès lors, moins qu'un lieu commun, une servilité, un truisme, sous l'évidence percent d'autres questions où il est précisément question de tout ou presque. Avec netteté d'abord : conjugalité, enfant, affects, instruction, transmission, filiation dans une compréhension élargie de la parenté. De façon moins perceptible mais inhérente ensuite : rivalité, abandon, hérédité, oubli, refoulé, et leur traduction en termes dramatiques et romanesques, mariage, tromperie, indifférence, secret de famille, appât du gain ou du pouvoir, frustration et haine.

Depuis Sophocle (495 av. J.-C.), qui en la matière connaissait son rayon, rien de nouveau. Certes, les repères et pratiques ont évolué au contact des mutations profondes et désormais accélérées de nos sociétés. Mais si les affaires familiales sont déclinées dans toutes les langues et maintes disciplines de la sociologie à la psychologie, du droit à la génétique, c'est qu'elles nous paraissent irrémédiablement décisives, réexposables, toujours les mêmes et différentes. Le groupe « famille » et son intimité relèvent en ce sens d'une sorte d'atelier des passions intimes, d'un microcosme expérimental où la société trouverait à se refléter dans des versions mises à jour de thèmes intemporels. La littérature, le théâtre et le cinéma en ont perçu à la fois les impératifs et les richesses infinies révélant dans leurs fictions d'étonnantes et parfois troublantes correspondances avec nos scénarios personnels. Aussi lointaine soit-elle, la famille des autres devient par les dédoublements de l'imaginaire un peu la nôtre. Rien que nous n'ayons in extenso vécu, rien pourtant de plus immédiatement reconnaissable et familier, le second terme trouvant ici une occasion de recouvrir le plein régime de sa signification. C'est précisément à cet endroit que la formule consacrée de notre titre, Un air de famille, voudrait laisser poindre tout son potentiel réflexif. Si les familles et liens qui existent entre leurs membres font (des) histoires, il y a aussi entre les films de cette programmation des différences et de liens de parenté, des motifs contigus qui donnent à leur rapprochement cohérence et intérêt. Le classique *Voyage à Tokyo* (1953) de Yasujiro Ozu (régulièrement classé parmi les dix films les plus importants de l'histoire du cinéma) donne moins à voir une famille heureuse qu'à la suite des précédents films de son auteur un temps où ses membres allant de l'un vers l'autre découvrent qu'ils s'éloignent. Tous les films d'Ozu à venir porteront la trace mélancolique de cette découverte, celle d'une vie désormais faite de moments où une famille cesse d'être ce qu'elle était. Dans *Les Bienheureux* (2017) de Sofia Djama, adultes et jeunes semblent aussi bien cernés que divisés par les conséquences des années de terreur traversées pendant une décennie par l'Algérie. Le f ilm semble moins guidé par la tentation de faire à tout prix de sa famille le miroir du peuple algérien tout entier que par l'urgence de saisir, des années plus tard, dans le temps présent d'une nuit de doute, les stigmates diffus de cette tragédie et l'amplitude d'hésitations contradictoires inhérentes à toute quête personnelle.

Clint Eastwood et Bong Joon-ho sont chacun à leur manière passés maîtres dans l'art d'ouvrir leurs films à une stimulante porosité entre les genres. *Gran Torino* et *Parasite*, leur plus grand succès public, réaffirment cette ligne de conduite en déclinant d'insoupçonnables nuanciers de tonalités. Énième récit d'adoption pour l'Américain qui condense à l'échelle réduite d'un quartier une géographie américaine où la famille prend la forme déclinée de la minorité ethnique, de la communauté religieuse ou celle du gang pour sonder la notion d'appartenance comme dimension constitutive essentielle de la société américaine.

Deux maisons mitoyennes dans Gran Torino, deux maisons que tout distingue et éloignées dans l'espace comme le sont les familles Park et Kim aux deux extrémités de l'échelle sociale du miracle économique coréen dans Parasite. Récit sacrificiel et quasi-crépusculaire d'un côté, jeux de massacre et d'infiltration de l'autre, Gran Torino et Parasite semblent pourtant travaillés par la même question d'un rapprochement où l'humour finit par céder du terrain à l'emprise du noir. Deux maisons encore dans La Ciénaga, bientôt rassemblées dans une promiscuité poisseuse lors d'un été torride. Le premier film de Lucrecia Martel fait planer sur son monde une ambiguïté viscérale chargeant la vie quotidienne et familiale d'une inquiétante étrangeté. Le pourrissement inexorable du rapport entre l'individuel et le collectif vient aliéner de manière insidieuse les relations entre adultes et enfants.

Relations de classes et par conséquent d'argent une fois encore dans Gente de bien. Le premier f ilm de Franco Lolli regarde son monde depuis les yeux d'Eric, dix ans, pris entre deux adultes, un père sans le sou auquel il vient d'être confié par sa mère, et l'employeuse de ce dernier qui voudrait prendre l'enfant sous son aile. Lolli conjure habilement l'apparent manichéisme de sa fable par un enchaînement de situations où les repères des uns et des autres semblent se dissoudre. Tout n'est au fond qu'une affaire de composition et de lecture, ce que le regard d'Eric finira par percer à jour.

Sofia de Meryem Benm'Barek regarde à travers son personnage-titre une famille et un entourage à laquelle un déni de grossesse la confronte. Mise à jour de la permanence d'archaïsmes, d'une mécanique coercitive qui prend la jeunesse dans l'étau des conventions morales d'une société patriarcale.

Last but not least, nous ne pouvions manquer d'ouvrir cette programmation à Hirokazu Kore-Eda à l'occasion de l'hommage que nous entendons lui rendre cette année. Sur une intrigue qui rappelle un succès populaire du cinéma français, La Vie est un long fleuve tranquille (1988) d'Étienne Chatillez, Tel père tel fils explore suite à l'échange de deux enfants à leur naissance, la complexité des liens de filiation et du sens véritable de l'amour parental. Là encore entre la famille Nonomiya, le père Ryota est un architecte socialement accompli, et celle des modestes Saiki dont Yukei, le père, tient une quincaillerie, une patente différence de classe qui se traduit par la manière de composer son rôle de parent. Mais la question véritable est ailleurs : par-delà les liens du sang et le regard que chacun veut porter sur sa progéniture, à quel moment un père devient-il vraiment celui de son enfant ?

Ces films le disent chacun avec leur voix singulière, les familles sont des lignes de temps sur lesquelles fiction et réalité sont livrées à d'incessantes transactions, comme en recherche d'un point de convergence, d'un signe d'acquiescement.

L'ondulation de ces lignes est la trame d'une partie de nos existences. Les rendant visibles, le cinéma devient à la fois un point de recul et la possibilité d'une immersion. Entre les deux, un basculement de focale qui est aussi une incitation à nous questionner sur ce va-et-vient par lequel nous devenons nous-mêmes.

Jérôme Baron

Directeur artistique du festival

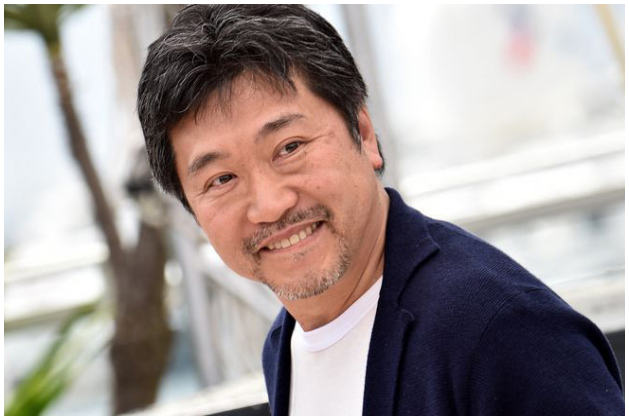
Parasite, Bong Joon-Ho

TEL PÈRE, TEL FILS

Hirokazu Kore-eda

Né en 1962, Hirokazu Kore-Eda est l'un des cinéastes japonais les plus importants de sa génération. Avec Naomi Kawase ou encore Kiyoshi Kurosawa, il a renouvelé le cinéma nippon par une approche de la fiction tissant des rapports souterrains avec le documentaire – terreau où l'auteur a fait ses premières armes pour la télévision. Kore-Eda déclare s'intéresser essentiellement « aux gens qui souffrent des dysfonctionnements de la société », filmant des personnages écrasés par un sentiment de perte et se confrontant aux logiques de groupe ou de communauté.

La grande cohérence de cette œuvre hantée par le thème de la mémoire, rythmée par une régularité de métronome (dix longs métrages de fiction et une série télé en vingt ans), a confirmé l'importance de l'auteur sur la scène internationale, amenant au triomphe critique et public de Tel père, tel fils au Festival de Cannes 2013 où il a reçu le Prix du Jury.



Fiche technique du film

GENRE : Fiction-Drame

PAYS : Japon

ANNÉE DE PRODUCTION : 2013

RÉALISATION, SCÉNARIO : Hirokazu KORE-EDA

PHOTOGRAPHIE : Mikiya TAKIMOTO

MONTAGE : Hirokazu KORE-EDA

SON : Yutaka TSURUMAKI

MUSIQUE : Takeshi MATSUBARA, Junichi MATSUMOTO, Takashi MORI et Jean-Sébastien BACH (Variations Goldberg interprétées par Glenn Gould)

PRODUCTION : Amuse Films et Fuji Television Network

DISTRIBUTION (France): Le Pacte

DURÉE : 2h01

DATE DE SORTIE FRANÇAISE : 25 décembre 2013

CONTENU PAR THEMATIQUES :

AVANT LA PROJECTION

• **LES AFFICHES DU FILM**
- Petite histoire de l'affiche de cinéma et analyse (p.6)
- Ecriture d'invention - Imaginer un synopsis (p.7)

APRES LA PROJECTION

• **LA TRAME NARRATIVE**
- Rédiger un synopsis et dégager les thématiques (p.8)

• **QUESTIONNER LA MISE EN SCENE**
- La place de la parole (p.9)
- La photographie (p.10)

• **LES PERSONNAGES**
- Les fils (p.11)
- Les pères (p.12)
- Les mères (p.13)

• **LES LIEUX DU FILM**
- Le foyer familial (p.14)
- Nature/monde artificiel (p.15)

• **PAGE PERSONNELLE (p.16)**

AVANT LA PROJECTION

L'AFFICHE DU FILM

- **Petite histoire de l'affiche de cinéma** :

L'affiche est un élément important. Apparue pratiquement en même temps que l'industrie cinématographique, elle est un outil de communication principal car elle en dit long sur ce que le film a à nous raconter. C'est à partir de 1920 que l'affiche de film pose les bases des affiches telles que nous les connaissons. L'intervention de la photographie dans la technique d'imprimerie à la fin des années 1950 parachève cette évolution. Ainsi le support publicitaire se rapproche de son objet, le film, jusqu'à se fondre avec lui, d'autant plus en France qu'à l'étranger l'affichage demeure un support publicitaire plus important. Ainsi les deux inventions française que sont le cinéma et l'affiche continuent d'avancer de concert à travers l'affiche de cinéma.

- **Premières impressions**

	Descriptif (type d'image, contenu, cou- leurs, détails divers...)	Point.s commun.s	Singularité.s	Hypothèses (ce que l'affiche nous dit du film : genre, histoire...)

ECRITURE D'INVENTION - INVENTER UN SYNOPSIS

D'après les indices que fournit l'affiche, quelles hypothèses peux-tu faire sur le film (genre, lieux, personnage(s), intrigue...) ? Rédige un court synopsis du film que tu as imaginé. Tu peux inventer des personnages, leurs noms...

APRÈS LA PROJECTION

LA TRAME NARRATIVE

- Rédiger un synopsis et dégager les thématiques

Rédige un résumé du film : personnages, lieu.x, temporalité, action, rapports entre les personnages

D'après toi , quelles sont les thématiques mises en lumière par Kore-eda dans *Tel père, tel fils* ?

QUESTIONNER LA MISE EN SCÈNE

- La place de la parole

On différencie dans le film trois types de paroles, pour chacune d'elle exprime ce à quoi elle renvoie selon toi

Une parole officielle	
Une parole sociale	
Une parole intime	

Comment perçois-tu le rapport au silence dans ce film? Y-a-t-il des lieux ou des situations associés plus particulièrement au silence ou à l'inverse au bruit?

- La photographie

Qui pratique la photographie dans ce film ?

En quoi au travers de la photographie, les personnages cherchent absolument à dresser un portrait de famille ?

Comment l'appareil photographique de Ryota prend une importance décisive dans l'intrigue?

LES PERSONNAGES

- Les fils

	Description physique	Caractère	Rapport à la famille

- Les pères

	Description physique	Vie sociale (profession, relations, rapport au temps...)	Lien à la paternité

- Les mères

En quoi les deux mères se ressemblent ?

Comment les deux mères se rapprochent-elles? À quel moment se concrétise définitivement ce rapprochement?

Comment transparait le désespoir de chacune d'elles?

LES LIEUX DU FILM

- Le foyer familial

	Appartemment des Nonomiya	Maison des Saiki
Description du lieu		
Ambiance sonore et environnement		
Manière dont les personnages sont filmés (cadrage, lumière, contraste...)		

- Nature/Monde artificiel

Raconte la séquence où les deux familles se retrouvent au bord de la rivière. Comment comprends-tu cette scène dans l'intrigue globale du film? As-tu remarqué un autre moment important du film où les personnages sont à nouveau plongés dans un décor naturel

Comment la famille Nonomiya tente de se reconnecter à la nature depuis son appartement ?

PAGE PERSONNELLE

Décris ton expérience de la (re)découverte de ce film. Est-ce qu'il t'a plu? Quelle que soit ta réponse, pourquoi? Qu'en retiens-tu ? As-tu vu un autre film auparavant qui t'as fait penser à celui-ci?